

De Sophocle à Proust,  
de Nerval à Boulgakov :  
essai de psychanalyse  
lacanienne

Collection  
PSYCHANALYSE ET ÉCRITURE  
dirigée par Jean-Pierre Lebrun

DÉJÀ PARU

Marie Jemma-Jejcic  
*Jean Cocteau ou l'énigme du désir*  
*Ce que le poète apprend au psychanalyste*

Ginette Michaux

De Sophocle à Proust,  
de Nerval à Boulgakov :  
essai de psychanalyse  
lacanienne

Présentation de Pierre Piret

---

PSYCHANALYSE ET ÉCRITURE

é  
ditions  
rès

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Logo de la collection :  
Denise Lach

Version PDF © Éditions érès 2012  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-1914-1  
Première édition © Éditions érès 2008  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
**[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)**

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

# Table des matières

Présentation <i>Pierre Piret</i> .....	7
---	---

## PSYCHANALYSE ET LITTÉRATURE

Introduction à l'orientation lacanienne.....	21
--	----

## LA LETTRE ET LE DÉSIR

Le regard proustien (I) : l'objet perdu et l'écriture.....	33
Le regard proustien (II) : la rencontre de Gilberte.....	43
Le regard proustien (III) : la rencontre de madame de Guermantes.....	53
Le regard proustien (IV) : les aubépines.....	73
Le regard proustien (V) : la photographie.....	83
La lettre et la voix. Voix musicales et scintillation du sens dans <i>Sylvie</i> de Gérard de Nerval.....	91
Entre rêve et réveil, une écriture de l'étrange : <i>Moi aussi je suis peintre</i> de André Sempoux.....	101

TABLE DES MATIÈRES

LE DISCOURS TRAGIQUE ET LE DÉSIR DE SAVOIR

Le discours tragique dans le théâtre de Sophocle.....	115
Où est le père ? Héritage et invention dans le premier théâtre de Maurice Maeterlinck.....	129
L'objet d'or dans les <i>Quinze chansons</i> de Maurice Maeterlinck.....	141
« Et c'était la parole qui avait été blessée jadis ». <i>La déchirure</i> de Henry Bauchau.....	149

ÉCRITURES DE LA PULSION DE MORT

Démontage d'un discours pervers : les débats philosophiques de l'œuvre de Sade.....	163
L'énigme du loup-garou dans <i>Thyl Ulenspiegel</i> de Charles De Coster : une illustration de la pulsion de mort....	171
La logique du meurtre dans <i>Bruges-la-Morte</i> de Georges Rodenbach.....	179
La logique du double dans <i>Un homme si simple</i> de André Baillon	187
« La matière elle-même est engagée dans le processus mortel » : <i>La surface de l'eau</i> de Eugénie De Keyser.....	205

SUBVERSIONS DU DISCOURS DU MAÎTRE

<i>La nouvelle Héloïse</i> de Rousseau. Un traitement inédit de la tromperie.....	215
Écrire malgré la censure au moyen du fantastique : <i>Le maître et Marguerite</i> de Mikhaïl Boulgakov.....	221
Bibliographie de Ginette Michaux.....	230
Tabula gratulatoria.....	235

# Présentation

## Pierre Piret

Dans le domaine des études littéraires, la psychanalyse est le plus souvent considérée comme un instrument culturel parmi d'autres : à l'instar d'autres disciplines, elle est censée détenir un savoir susceptible d'éclairer l'œuvre, de l'expliquer, de l'interpréter, de lui faire dire tout haut ce qu'elle dit tout bas ou ce qu'elle ne dit pas. D'un tel usage de la psychanalyse, Jacques Lacan a contesté avec détermination la pertinence et, s'il s'est souvent attelé, dans ses séminaires, à l'analyse d'œuvres littéraires, ce fut toujours l'occasion de démontrer, au psychanalyste, que l'artiste en sait plus que lui ; à l'interprète, que la psychanalyse doit intervenir fondamentalement, non comme une clé, mais comme une orientation – dont les implications sont effectivement essentielles pour les études littéraires.

Cette orientation reconnaît que l'emprise de la dimension symbolique sur l'être humain est à ce point déterminante qu'elle le distingue radicalement de l'animal et invalide, pour ce qui le concerne, les postulats évolutionnistes<sup>1</sup>. Le langage se présente ainsi pour l'homme, non pas seulement comme une fonction cognitive « qui viendrait s'ajouter à des

---

1. Alfredo Zenoni, *Le corps de l'être parlant. De l'évolutionnisme à la psychanalyse*, préface de Léon Cassiers, Bruxelles, De Boeck Université, coll. « Oxalis », 1991.

fonctions élémentaires, communes à tous les primates<sup>2</sup> », mais comme une structure dans laquelle il est baigné dès avant sa naissance, qui fait de lui un être de culture et un être social, et qui détermine l'ensemble de ses comportements tant collectifs que symptomatiques. En inventant la psychanalyse, Freud rompait en ce sens avec le discours évolutionniste – et c'est ainsi que s'ouvraient, à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, deux voies pour les sciences humaines, et notamment pour les études littéraires. La première considère la littérature comme une production culturelle émanant du psychisme humain en tant qu'il se superpose à un substrat biologique premier. La seconde, en reconnaissant que tout en l'homme, y compris sa base organique, est affecté par l'ordre symbolique, prête au discours, et au discours littéraire en particulier, une importance nouvelle et une efficacité potentielle considérable, l'ensemble des dimensions qui constituent la réalité humaine relevant, pour ainsi dire, de sa juridiction.

Ces deux orientations sont exclusives et requièrent des modes d'analyse littéraire différents, tant sur le plan des méthodologies mises en œuvre que sur celui, plus fondamental, des problématisations, chacune de ces orientations conduisant à construire des objets de connaissance sans commune mesure. Certains courants psychanalytiques ont tenté d'assimiler l'invention freudienne en la rendant compatible avec l'imaginaire évolutionniste. Jacques Lacan a voulu, au contraire, marquer la rupture opérée par Freud. C'est pourquoi, parmi les courants psychanalytiques qui se sont développés depuis plus d'un siècle, l'orientation lacanienne est sans conteste la plus féconde pour les études littéraires. Tout au long de sa carrière d'enseignement et de recherche au département d'études romanes de l'université de Louvain, Ginette Michaux s'est attachée à en révéler la portée, au travers de l'étude d'œuvres littéraires importantes, analysées dans leur singularité, mais avec le souci constant de mettre en lumière les concepts opératoires permettant ces analyses – ce volet théorique de sa réflexion étant soutenu par son travail au sein de l'École de la Cause freudienne et de la Section clinique de Bruxelles. De ce déploiement et de cette mise à l'épreuve de l'orientation lacanienne, ses étudiants furent les premiers bénéficiaires. Ginette Michaux publia par ailleurs ses résultats de recherche sous forme d'articles, souvent devenus introuvables. Au moment où elle quitta l'université et mit donc fin à ses enseignements dans ce cadre, il m'est apparu

---

2. *Ibid.*, p. 36.

évident qu'il fallait rendre la matière de ces articles à nouveau accessible sous la forme d'un livre, un livre dont la cohérence s'est imposée d'elle-même, qui reflète la cohérence d'une orientation et d'un parcours de recherche<sup>3</sup>.

## DE L'AUTONOMIE DU SIGNIFIANT À L'AUTONOMIE DE LA LETTRE : LE DÉCHIFFRAGE ET SA LIMITE

Pour saisir cette cohérence, il faut partir de la double rupture opérée par Lacan concernant la relation qui unit le sujet humain à la parole et au langage. On sait que le retour à Freud voulu par Lacan consista à prendre au sérieux l'hypothèse de l'inconscient en tant qu'il est structuré comme un langage : « Car la découverte de Freud est celle du champ des incidences, en la nature de l'homme, de ses relations à l'ordre symbolique, et la remontée de leur sens jusqu'aux instances les plus radicales de la symbolisation dans l'être<sup>4</sup>. » Si elle semble ainsi conforter la primauté de la parole et de la signification dans la pratique analytique, la réflexion lacanienne en questionne pourtant les fondements en reconnaissant – pour avoir placé la linguistique « en position pilote<sup>5</sup> » – l'autonomie du signifiant. Il faut se déprendre, écrit Lacan, « de l'illusion que le signifiant répond à la fonction de représenter le signifié, disons mieux : que le signifiant ait à répondre de son existence au titre de quelque signification que ce soit<sup>6</sup> ». Parce que tout signifiant renvoie, non directement à un signifié, mais à un autre signifiant, la signification n'est qu'un effet ; en tant que tel, elle s'impose au sujet autant qu'elle est constituée par lui. Lacan dédouble de la sorte le circuit de la signification, celle-ci se déployant à deux niveaux : celui de l'intention et celui de l'inconscient. Dans ce dédoublement, le sujet expérimente sa propre division, en découvrant qu'il ne maîtrise pas l'ensemble des effets de signification. L'inconscient se définit du même coup, non comme un réservoir

---

3. Il n'a bien sûr pas été possible de reprendre l'ensemble des travaux de Ginette Michaux dans le présent ouvrage. On trouvera en fin de volume la liste de ses publications. Quant aux textes repris, ils ont été revus par l'auteur.

4. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, tome I, nouvelle édition : texte intégral, Paris, Le Seuil, coll. « Points », n° 5, 1999, p. 273.

5. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, tome I, *op. cit.*, 1999, p. 493.

6. *Ibid.*, p. 495.

d'images enfouies dans les profondeurs secrètes du moi, mais comme une structure symbolique qui représente le sujet, qui a pour origine les discours familiaux, scolaires, sociaux, et que Lacan nomme le grand Autre.

Cette dialectique signifiante s'avère fondamentale pour l'étude de la littérature, en tant qu'elle est, de tous les arts, celui qui est le plus manifestement corrélé au signifiant par excellence, le signifiant verbal. Elle conduit notamment à repenser les modalités significatives du texte littéraire en tenant compte de l'autonomie du signifiant et de la distinction qui en découle entre intention de signifier et vérité signifiante. Dans une jolie prosopopée de la vérité, Lacan prêtait à celle-ci les mots suivants : « Moi la vérité, je parle<sup>7</sup>. » Cette vérité est celle de l'inconscient : c'est l'Autre du langage qui parle en moi, qui se faufile au travers de ma propre parole, quitte à affirmer parfois le contraire de ce que je dis. Art du langage, l'écriture se confronte à cet autre mode du dire, tente d'en faire son allié, en exploite la force d'invention. L'analyse littéraire se voit ainsi conduite à mettre en œuvre des modes de déchiffrage susceptibles de dégager les processus linguistiques qui régissent les effets de la structure signifiante. En dernière analyse, ces processus sont ceux de la métaphore et de la métonymie, mais, au lieu d'être interprétés comme des figures expressives, réductibles à un sens premier (intentionnel), ils seront abordés comme des forces productives de significations.

La prise en compte, dans l'analyse littéraire, du travail du signifiant est aujourd'hui chose connue et admise. Si elle déstabilise le prétendu logocentrisme occidental, cette perspective critique ne conteste cependant pas le postulat selon lequel le sens est l'horizon ultime de la littérature et son déchiffrage, celui de l'interprétation. Or l'orientation lacanienne – et c'est peut-être son innovation majeure pour ce qui concerne les études littéraires – implique de mettre un frein au mouvement infini du déchiffrage, dans la mesure où la chaîne signifiante n'est pas bouclée sur elle-même.

Après avoir mis en exergue l'autonomie du signifiant (dont l'homme est le sujet plus que le maître), Lacan effectue en effet un pas supplémentaire en théorisant l'autonomie de la lettre<sup>8</sup>, à savoir ce qui, dans le signifiant, ne renvoie pas à d'autres signifiants et, *a fortiori*, ne produit

---

7. J. Lacan, « La chose freudienne », dans *Écrits*, tome I, *op. cit.*, 1999, p. 406.

8. Pour éviter toute confusion, précisons que Lacan a livré deux définitions bien distinctes de la lettre. La première est liée à sa théorisation de l'autonomie du signifiant : dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud »

pas d'effets de signifié. Dans *Lituraterre*, il compare la lettre au ravinement des plaines de Sibérie (survolées en avion lors d'un voyage) par l'eau ruisselant des nuées. L'homme, être de langage, vit ainsi sous l'emprise universelle du signifiant qui pleut sur le monde, mais de cette pluie procède un ravinement singulier, que Lacan compare à une rature, et où se dit la singularité du sujet. Significativement, la métaphore fait de la lettre une matérialité seconde par rapport au signifiant ; la lettre est « effet de signifiant » et rien n'autorise « à l'affecter [...] d'une primarité au regard du signifiant<sup>9</sup> ». Lacan ne revient donc en aucune façon sur sa thèse première du primat du symbolique : le sujet singulier qui « habite<sup>10</sup> » la lettre ne préexiste pas au signifiant, mais il n'est pas pour autant intégralement représenté par le signifiant. La division du sujet par l'Autre du langage laisse en effet un résidu, une part d'être perdue car non représentée. Lacan aborde ainsi la relation du sujet au langage dans le cadre d'un modèle à la fois représentatif – reconnaissant la primauté de l'ordre symbolique – et pulsionnel – dès lors que cet ordre renvoie lui-même à une causalité qui lui échappe, causalité où s'arrime la pulsion (ordre du réel).

Comme tout sujet, en se confrontant à l'ordre symbolique, l'écrivain ne rencontre pas pour autant une structure signifiante capable de le dire intégralement : l'autonomie de la lettre décomplète en effet la structure et vient incarner ce que Lacan nomme la fonction de l'objet. Il en résulte que, du langage, tout n'est pas déchiffrable et que l'écriture ne relève donc pas totalement du champ de la signification (intentionnelle ou non). Le travail d'interprétation se voit alors assigner une tout autre mission, qui consiste à repérer, au fil de l'énonciation, tout ce qui témoigne de la prégnance de cet objet, de cette part d'être perdue pour l'homme du fait de sa division par le langage, de ce point de réel qui demeure ininscriptible dans la chaîne signifiante et qui ne se traduit dès lors pas en formations de l'inconscient, de ce noyau pulsionnel que l'écriture tente de cerner.

---

(*op. cit.*), texte de 1957, elle désigne ainsi l'insistance du signifiant, qui doit être pris à la lettre et non être réduit à la signification intentionnelle. La seconde définition, qui est celle à laquelle je me réfère ici, est repérable *a posteriori* dans les textes de cette période, mais elle est formalisée explicitement bien plus tard, notamment dans un texte de 1971, « *Lituraterre* » (repris dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, coll. « Le champ freudien », 2001, p. 11-20).

9. *Ibid.*, p. 14.

10. *Ibid.*, p. 15.

Cette dialectique du signifiant et de la lettre est développée dans la première partie de l'ouvrage, qui est consacrée pour l'essentiel à Proust. De cette dialectique, *À la recherche du temps perdu* offre un exemple remarquable dans la mesure où l'écriture de Proust tend vers le déchiffrage absolu et l'élucidation d'une signification totale – comme il l'a lui-même théorisé – en même temps qu'elle semble vouée à la recherche de l'objet perdu, en tant qu'il échappe inexorablement. Une analyse au fil du texte de la fonction du regard dans la *Recherche* permet à Ginette Michaux de dégager ce double mouvement antagoniste de la représentation et de la pulsion, et de démontrer ce faisant, dans le travail concret du texte, la valeur opératoire de la théorisation lacanienne du signifiant et de la lettre. Cette démonstration se prolonge dans deux études consacrées l'une à Nerval (que Proust admirait tant) et l'autre à l'écriture de l'étrange d'André Sempoux.

## LE CONCEPT DE DISCOURS

Portée à son ultime conséquence, la thèse de l'autonomie du signifiant a conduit certains à réduire le sujet humain – et l'œuvre littéraire aussi bien – à n'apparaître que comme un effet de la structure langagière, devenue autotélique et totalisante. Le motif de la mort de l'auteur et le formalisme structuraliste furent l'expression la plus nette de cette thèse dans le domaine de la théorie littéraire. Lacan n'a jamais adhéré à cette thèse, qui est inconciliable avec sa théorie de la double négativité. Celle-ci définit les rapports du sujet au signifiant en distinguant deux temps (logiques plus que chronologiques) dits de l'aliénation et de la séparation<sup>11</sup>. Sa venue au monde baigne l'être humain dans le langage, le confronte à une multitude de discours (place dans une filiation, attentes de ses parents, etc.) et l'inscrit dans la structure symbolique, à partir de laquelle il trouve identité et valeurs. S'il s'instaure comme sujet par le truchement de l'Autre (aliénation), à qui il emprunte les signifiants pour se dire, il s'en *sépare* dès qu'il reconnaît que les mots de l'Autre ne font que le représenter : au lieu de se suspendre entièrement à l'Autre en tant qu'il disposerait de la vérité de son être (moment logique de l'aliénation :

---

11. Pour une présentation plus détaillée de ces deux concepts, cf. *Logiques et écritures de la négation*. Freud, Lacan, Derrida. Claudel, Baillon, Ponge, Blanchot, sous la direction de Ginette Michaux et Pierre Piret, Paris, Éditions Kimé, coll. « Détours littéraires », 2000, 159 p.

je suis ce que tu dis que je suis), le sujet barre l'Autre, comme il est lui-même barré, et s'en sépare du même coup. Cette opération a trois corrélats essentiels : elle revient à décompléter la structure et conduit à réfuter la thèse du « tout est signifiant » ; elle introduit une nouvelle définition du sujet, pensé comme coupure dans la chaîne signifiante (le sujet n'est plus l'effet du signifiant, il émerge quand il s'en sépare, quand il reconnaît qu'il n'est que représenté par lui) ; elle dégage la fonction de l'objet *a*, objet résiduel de l'opération de symbolisation (il est ce reste qui échappe à l'Autre et désigne ainsi la part perdue de l'être, cette part dont le sujet se coupe, qui manque structurellement et qui est cause du désir).

De cette opération découle la théorie lacanienne de l'énonciation : si l'énoncé se construit à partir des mots de l'Autre, l'énonciation, en tant qu'acte, échappe potentiellement à son emprise. Le concept de discours, tel que Lacan l'a élaboré dans sa théorie des quatre discours, a précisément pour fonction de dégager des positions d'énonciation types, c'est-à-dire différents modes d'articulation de la chaîne signifiante (ce qui se déchiffre et à quoi on réduit souvent l'intervention critique), de l'objet *a* et du sujet. C'est dans ce cadre que Ginette Michaux s'est attachée à redéfinir le tragique, auquel elle a consacré une part importante de ses recherches. Si elle aborde le tragique, non comme un genre, mais comme un discours (d'ailleurs transgénérique), c'est précisément parce qu'il s'attache fondamentalement à mettre en scène un sujet confronté à l'énigme de sa propre division, à la perte d'être qui en procède, perte qui devient cause d'un pur désir de savoir. Le héros tragique se distingue en effet de la communauté des humains parce qu'il refuse d'adhérer aux semblants grâce auxquels ceux-ci voilent ce manque qui les constitue. Refusant tout compromis, rejetant les idéaux imaginaires qui pourraient le satisfaire, sacrifiant jusqu'à sa vie même, il s'en tient, lui, à ce pur désir de savoir : savoir du pourquoi, de la causalité qui couperait avec la malédiction qui le touche.

Le noyau tragique qui est ainsi cerné dans la deuxième partie de l'ouvrage touche au cœur même de la condition humaine et c'est pourquoi Ginette Michaux nous permet de comprendre ce qui fait l'universalité du discours tragique. Traversant les siècles et les genres, ce noyau se voit décliné sous des formes diverses, liées aux contextes historiques et aux réponses singulières que chaque œuvre y apporte. C'est dans cette dialectique du singulier et de l'universel que s'inscrivent les études présentées dans cette partie, comme, d'ailleurs, dans l'ensemble du volume.

## LA PRIMAUTÉ DU CHAMP DE L'AUTRE

Tout l'effort de Lacan aura, d'une certaine manière, consisté à arracher la psychanalyse à la domination du moi et d'une conception solipside de la subjectivité pour affirmer la primauté de ce qu'il nomme le champ de l'Autre. Dans une large part de l'opinion, la psychanalyse reste considérée comme une théorie mentaliste, qui associe identité subjective et intériorité. L'inconscient réside alors dans les profondeurs du sujet, que celui-ci explore par un travail sur soi, son expérience, ses représentations – travail qui serait notamment celui de la littérature, conçue comme l'expression d'un sujet qui préexiste à l'Autre. La théorie lacanienne situe au contraire l'inconscient en liaison avec le champ de l'Autre, et conduit ainsi à penser l'écriture comme l'acte d'un sujet confronté à sa propre division par l'Autre et par l'objet *a*, qui en procède. Subvertissant la distinction entre le moi et l'autre, l'orientation lacanienne n'a en ce sens rien de commun avec l'approche psychocritique de la littérature – centrée sur le moi – en tant qu'elle s'opposerait à l'approche sociocritique – censée s'occuper du collectif.

Primordiale, la relation à l'Autre fait, on l'a vu, l'objet d'une constante régulation, qui s'ancre dans la dialectique de l'aliénation et de la séparation. Soumis à la loi de la symbolisation, l'être humain se voit d'emblée placé dans la dépendance de l'Autre, mais, en héritant du langage, il hérite en même temps d'un instrument qui lui permet de ne pas demeurer aliéné au désir de l'Autre, de s'en *déprendre*. C'est d'ailleurs là une fonction capitale de l'écriture. La littérature témoigne aussi parfois de ce que peut être l'emprise de l'Autre dès lors qu'elle n'est pas tempérée par la loi symbolique. De cette dérégulation, la troisième partie, « Écritures de la pulsion de mort », explore deux facettes distinctes.

La première concerne l'opération de la séparation, qui accomplit le processus de la symbolisation et permet au sujet de se réaliser. Lorsqu'elle n'a pas lieu, l'Autre se manifeste sous une forme tyrannique et le sujet devient le jouet de cet Autre tout-puissant. Nombre d'écrivains, et non des moindres, se sont confrontés à une telle défaillance du symbolique pour en témoigner et/ou pour y remédier par l'écrit, éclairant du même coup les ressorts fondamentaux de la condition d'être parlant, soulignant, en particulier, combien l'équivoque inhérente au langage participe de cette condition. Cette équivoque est bien mise en exergue dans un célèbre exemple d'humour juif rapporté par Freud dans *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* :

Dans une gare de Galicie, deux Juifs se rencontrent dans un train. « Où tu vas ? » demande l'un. « À Cracovie », répond l'autre. « Regardez-moi ce menteur ! » s'écrie le premier furieux. « Si tu dis que tu vas à Cracovie, c'est bien que tu veux que je croie que tu vas à Lemberg. Seulement, moi je sais que tu vas vraiment à Cracovie. Alors pourquoi tu mens<sup>12</sup> ? »

C'est l'impossibilité même d'une communication transparente que ce mot d'esprit démontre : l'équivoque est structurale, inhérente au langage. Elle procède en effet de la séparation et si elle empêche de sonder le fond de la pensée de l'Autre, elle suspend aussi le pouvoir de ses mots, permet au sujet de n'en être pas l'esclave. Lorsqu'elle fait défaut, au contraire, ces mots acquièrent un pouvoir exorbitant : ils épinglent le sujet, lui imposent une signification totalitaire et aliénante et, surtout, produisent des effets dans le réel, souvent ravageants pour celui qui les subit.

À ce *trop-de-sens* répond, comme son envers, le *hors-sens* de la pulsion de mort, théorisée par Freud pour rendre compte d'un ensemble de comportements allant à l'encontre du principe de plaisir, de cette régulation du rapport à l'Autre via la loi de la symbolisation. Ce que vise l'activité pulsionnelle, c'est à renouer avec l'objet qui a été perdu du fait de la symbolisation, dans un mouvement tendant à retrouver dans l'Autre la part d'être dont il nous prive. Poussé à sa dernière limite, ce mouvement conduirait le sujet à transgresser la loi de la symbolisation qui le fonde et donc à se détruire lui-même. C'est pourquoi « toute pulsion est tendanciellement ou virtuellement pulsion de mort », le sujet allant « jusqu'à s'imaginer – c'est là le fantasme – que dans la suppression réelle du champ du plaisir comme tel, à savoir dans sa mort, il pourrait se rejoindre dans ce qui est le plus réel de son être<sup>13</sup> ».

Proust affirmait, dans *Le temps retrouvé*, que la littérature nous donne accès à des mondes inconnus, « car le style pour l'écrivain aussi bien que la couleur pour le peintre [...] est la révélation, qui serait impossible par des moyens directs et conscients, de la différence qualitative qu'il y a dans la façon dont nous apparaît le monde, différence qui, s'il n'y avait pas l'art, resterait le secret éternel de chacun ». Cette différence qualitative tient, pour une part, aux logiques qui président aux

---

12. S. Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1988, p. 218.

13. Alfredo Zenoni, *op. cit.*, p. 107.

relations complexes qui unissent le sujet à l'Autre du langage. Face à la tyrannie de l'Autre, qui empêche toute émergence subjective (via la séparation), un tout autre monde s'échafaude, aussi différent de la réalité partagée par la communauté que ne l'est le monde sans loi, rétif à tout cadrage symbolique, auquel tend la pulsion de mort. Dans cette troisième partie, à partir d'analyses serrées des textes étudiés, Ginette Michaux s'attache à dégager ces logiques d'écriture particulières et inventives.

## LA FORCE DE L'ÉCRITURE

Face à cette emprise de l'Autre, l'écriture n'a pas seulement valeur de témoignage, mais aussi de remède, quand elle s'approprie la force séparatrice de l'énonciation. Rousseau en livre un exemple remarquable, qui, après avoir tout tenté pour lever l'équivoque et la tromperie inhérentes au langage, choisit d'en passer par la fiction pour aménager la relation à l'Autre. Ainsi, comme le montre Ginette Michaux dans l'étude qu'elle consacre à *La nouvelle Héloïse*, le discours opère tel un *pharmakon*, à la fois poison et remède. C'est pourquoi l'écriture se présente comme une force susceptible de subvertir le discours du maître, force à laquelle est consacrée la quatrième partie de l'ouvrage.

Le discours du maître s'entend ici dans un sens précis, celui que lui confère Lacan dans sa théorie des quatre discours (cf. *supra*). Le concept de discours, rappelons-le, a pour fonction d'articuler les positions nécessairement corrélatives du sujet, de la chaîne signifiante et de l'objet *a*. En réservant une place à ce dernier, Lacan fait valoir, d'une part, l'hétéronomie et l'incomplétude de l'ordre symbolique, qui trouve son principe hors de lui-même (cf. *supra*, « De l'autonomie du signifiant à l'autonomie de la lettre »), d'autre part, la possibilité pour le sujet de s'*excepter* de la structure signifiante, d'émerger au nom de l'objet *a*, de « ce qui est en toi plus que toi ». Cette possibilité, le discours du maître la masque, en proposant au sujet de « ne se supporter que de ce mythe ultra-réduit, d'être identique à son propre signifiant<sup>14</sup> ». « Dans ce discours, ajoute Lacan, le sujet se trouve lié, avec toutes les illusions qu'il comporte, au

---

14. J. Lacan, Le Séminaire. Livre XVII. *L'envers de la psychanalyse* (1969-1970). Texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Le Seuil, coll. « Le champ freudien », 1991, p. 102.

signifiant-maître<sup>15</sup> » : un signifiant est placé au poste de commande et vient occuper « illégitimement la place du manque dans l'Autre<sup>16</sup> » (c'est-à-dire le fait que l'ordre symbolique est troué), offrant au sujet l'illusion – à la fois confortable et dangereuse – que tout de l'expérience humaine serait signifiant, universalisable, partageable. Un tel discours revient à dénier toute place au sujet en tant que divisé, dès lors qu'il se voit identifié à un signifiant censé le représenter totalement (illusion confortable : je sais ce que je suis). Mais cette identité symbolique, il la reçoit de l'Autre, qui devient ainsi maître de lui. C'est là que l'illusion s'avère potentiellement dangereuse pour le sujet, en particulier lorsque cette identité lui est politiquement imposée, car il n'y résiste alors, au nom de ce qui est « en toi plus que toi », qu'au péril de sa vie.

L'ouvrage se clôt sur l'étude approfondie d'une œuvre écrite dans un tel contexte de discours – qui a trouvé son incarnation la plus manifeste dans les régimes totalitaires, mais qui n'est pas moins prégnant dans la société contemporaine. Ginette Michaux s'attache ici aux enjeux politiques de l'écriture littéraire, en tant qu'elle permet, non pas tellement de délivrer un message contestataire – ce qui s'avère souvent inopérant et parfois simplement suicidaire –, mais plutôt d'inventer des modes d'énonciation subversifs. Loin de la thèse de l'engagement, la valeur politique de l'écriture tient ici à son acte même : par le biais de l'artifice, de la fiction, de la forme, rendre ses droits à la singularité du sujet, le soustraire à l'emprise d'un Autre tout-puissant, lui permettre ce faisant de dénouer les significations figées imposées par le maître et de restaurer ainsi l'équivoque du signifiant et donc la mouvance du sens. Ainsi est-ce la littérature elle-même qui devient analytique.

\*

L'affinité qui unit la littérature et la psychanalyse – en particulier dans l'orientation freudo-lacanienne – tient fondamentalement à ce qu'elles reconnaissent toutes deux l'emprise du langage sur l'être humain, sur celui que Lacan nomme le « parlêtre ». Assujetti à l'ordre symbolique, celui-ci se voit doublement dépossédé : non seulement le langage le divise, mais en plus il lui manque les mots qui pourraient dire

---

15. *Ibid.*, p. 106.

16. Slavoj Žižek, *Subversions du sujet. Psychanalyse, philosophie, politique*, traduit de l'anglais par Élisabeth Doisneau, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Clinique, psychanalytique et psychopathologique », 1999, p. 163.

son être. En quoi l'invention freudienne subvertit le discours né avec la science, discours fondé sur la croyance en la possibilité de pouvoir, un jour, découvrir le dernier mot, l'explication ultime et sans reste, comme en témoigne l'adage selon lequel le mystère n'est que ce que la science n'a pas encore expliqué. L'hypothèse psychanalytique promeut en ce sens une nouvelle éthique, où la littérature, en tant qu'exploration langagière, se conçoit comme une expérience à part entière (non comme l'expression d'une expérience), qui engage le sujet en quête de son destin.

La construction du présent volume répond à la volonté de cerner quatre dimensions majeures de cette expérience, en prenant appui sur les concepts et les propositions théoriques élaborés par Jacques Lacan tout au long de son enseignement. Il m'a semblé opportun de présenter, de façon sans doute trop synthétique, ces concepts et propositions dans le présent préambule, le travail de Ginette Michaux consistant à les expliquer en les mettant à l'épreuve des textes et à en interroger le caractère opératoire. Ce faisant, c'est la singularité de l'expérience littéraire et non la théorie qui se voit placée au poste de commande, en quoi l'ouvrage illustre une éthique de l'intervention critique inconciliable avec les préceptes de la psychanalyse appliquée à la littérature. Ginette Michaux a consacré un article important à cette place, à la fois capitale et située, que l'orientation lacanienne confère à la théorie : il s'imposait que ce texte introduise le présent ouvrage.

PSYCHANALYSE  
ET LITTÉRATURE

